

## *De quoi l'avenir sera-t-il fait ?*

John Pitseys

**É**conomistes ou anciens conseillers du prince, de nombreux essayistes se proposent à intervalles réguliers de nous expliquer à quoi ressemblera demain. Lesdits experts manient les mots et les chiffres comme s'il s'agissait de formules magiques.

Ces prédictions sont souvent aussi séduisantes qu'erronées et la sortie de piste concerne même les esprits les plus perçants ou les plus expérimentés. Joseph Proudhon déclarait en 1851 que le christianisme disparaîtrait endéans les 25 ans.

Karl Marx estimait que la révolution pouvait se produire France ou en Angleterre, où existait une importante classe ouvrière, mais certainement pas dans la Russie rurale et sous-industrialisée des tsars.

Professeur d'économie à l'Université de Yale, Irving Fisher déclare le 17 octobre 1929 que la bourse de New York « a atteint ce qui apparaît comme un haut plateau permanent » : celle-ci s'effondre quelques semaines plus tard, plongeant les États-Unis et le monde dans la Grande Dépression, et ne retrouvant son niveau de 1929 qu'en 1956.

Pondéré, méthodique et nuancé, le sociologue et économiste libéral Raymond Aron écrit en 1984, dans *Les dernières années du siècle*, qu'il n'envisage pas une chute prochaine de l'Union soviétique : il prédit au contraire une fragilisation des positions géostratégiques des États-Unis.

Plus près de nous, le président du PSC Charles-Ferdinand Nothomb affirmait en 1998 que le parti Écolo n'avait plus que sept ou huit années d'existence devant lui.

Au pire, ces prédictions sont tout simplement invérifiables. Chaque rétrospective de fin d'année voit son lot d'essayistes prédire « la disparition inéluctable de la Belgique », « l'irrésistible montée de l'extrême droite », « la crise terminale du capitalisme » ou – biffer la mention inutile – la fin, le maintien, l'affaiblissement ou le retour du leadership américain sur les affaires internationales.

Les horloges cassées montrant l'heure exacte deux fois par jour, peut-être certains de ces pronostics se vérifieront-ils. Le sociologue Pierre Bourdieu le notait, certains exposés sont « dits brillants parce qu'ils ne sont même pas faux » : reposant sur des pétitions de principe, des raisonnements circulaires ou des paradoxes assumés – comme « la politique, c'est la guerre » –, leur caractère incantatoire rend impossible leur réfutation rationnelle.

Les cas évoqués plus haut le rappellent, ces erreurs de prédiction ne sont pas forcément liées à un manque de conscience professionnelle. Elles peuvent être le fait des esprits les plus fins. Elles résultent souvent de quatre coups de force dans le raisonnement.

## Une mécanique bien huilée ?

Le premier d'entre eux consiste à affirmer que l'histoire humaine est guidée par des lois naturelles. Des régularités implacables, des cycles répétitifs. On nous enseigne depuis l'enfance que connaître l'histoire, c'est éviter de répéter les mêmes erreurs. En réalité, les sociétés humaines ne commettent jamais exactement les mêmes erreurs et ces erreurs se produisent dans des circonstances toujours nouvelles. De manière générale, les comportements politiques, économiques et sociaux produisent des régularités observables, mais certainement pas des lois mécaniques.

Lié au premier, le second coup de force consiste à penser que les faits sociaux peuvent être expliqués à partir d'une cause unique, qu'il s'agisse d'une loi particulière telle que la main invisible du marché, d'une approche particulière telle que la théorie du bouc émissaire ou le matérialisme dialectique, ou d'une discipline particulière comme l'économie ou les sciences comportementales, par exemple.

Comme le notait Abraham Maslow, « si le seul outil que vous avez est un marteau, vous tendez à voir tout problème comme un clou ». Croire que les comportements humains peuvent s'expliquer à partir d'un seul schéma explicatif permet forcément de développer une argumentation plus cohérente et plus logique : il suffit de rester collé aux prémisses tenues pour acquises et de faire ce qu'il faut pour que le réel s'y plie de manière systématique. Ainsi, l'observation des marchés financiers permettrait d'affirmer que ceux-ci sont rationnels et justes quelle que soit leur évolution : leur hausse démontrant leur rationalité, leur baisse confirmant leur capacité à évaluer chaque bien à sa juste valeur, et leur effondrement périodique permettant de réaliser que lesdits marchés n'étaient – par exemple – pas encore suffisamment libéralisés.

Or ce surcroît de cohérence a son prix. En effet, la réalité sociale n'a rien de logique. La logique désigne les règles formelles que doit respecter une argumentation correcte. Mais ces règles ne disent rien de la réalité, de la meilleure manière de la comprendre, des mille façons de l'interpréter.

Les causes du changement social sont toujours multiples.

Les différents systèmes sociaux sont en relation les uns avec les autres : pour ne prendre qu'un exemple, il apparaît difficile d'analyser l'évolution du phénomène religieux dans une société donnée sans analyser également l'évolution du champ culturel ou du champ économique.

Par ailleurs, de nombreuses prédictions surestiment les facteurs de changement au détriment des facteurs d'inertie ou de l'apparition de facteurs concurrents : l'impact de nombreuses victoires électorales a ainsi été surestimé, faute de tenir compte de la pesanteur – ou de la résistance, c'est selon – des institutions existantes.

Enfin, la fascination pour les causes uniques conduit souvent à confondre cause et corrélation. Or ce n'est pas parce que deux phénomènes avérés sont liés que l'un est la cause de l'autre : le sophisme de la cause unique conduit souvent à expliquer l'ensemble des phénomènes sociaux à partir d'un seul modèle d'explication, dès lors que celui-ci entretient *quelque part* – car *quelque part*, « tout est économique, mon bon monsieur » ; « tout est religieux, ma bonne dame » ; « tout est une question de clivages, mes chers étudiants » – une relation avec le phénomène étudié.

## *Panta rhei*

Une troisième hypothèse fallacieuse est celle de la continuité du pouvoir, à savoir l'idée que les institutions politiques peuvent être considérées comme des acteurs à la fois conscients d'eux-mêmes, intangibles et permanents.

Dans nos conversations de tous les jours comme dans les journaux, « le Parti socialiste », « les États-Unis » ou « l'Islam politique » sont souvent présentés comme des entités cohérentes, logiques dans leurs actions et dans leurs intentions. Ces acteurs et ces organisations ne sont bien sûr pas des fantômes sans consistance. Toutefois, ils connaissent souvent des tensions et des contre-pouvoirs internes. Ils sont institués par des discours et des idéologies parfois contradictoires. Ils évoluent dans le temps. Leurs administrations peuvent en venir à détourner ou à ralentir leurs initiatives. Pour reprendre deux des cas cités plus haut, les élites économiques américaines ne sont pas toutes favorables au libre-échange, et n'en ont en tout cas pas toutes la même définition. L'Islam politique est complexe, changeant et parcouru de féroces conflits internes.

Enfin, le quatrième coup de force consiste à considérer les circonstances du présent comme étant les circonstances probables du futur. Pour ne prendre qu'un exemple, la prédiction imaginaire selon laquelle la croissance économique de la Chine lui permettra de rattraper l'Union européenne en 30 ans repose sur l'idée que leurs taux de croissance respectifs seront constants. Elle repose sans doute également sur l'hypothèse que les causes de cette croissance peuvent être clairement déterminées, et qu'elles seront constantes également. Elle suppose aussi que l'Union européenne existera sous sa forme actuelle dans 30 ans.

Enfin, elle tient pour acquis que le gouvernement chinois conservera comme objectif de maintenir ce taux de croissance. Chacune de ces suppositions est au mieux incertaine.

Le monde nous semblerait sans doute plus compréhensible si celui-ci paraissait obéir à des règles générales et immuables, et si les acteurs politiques pouvaient à la fois en être les marionnettes dociles et des personnages de théâtre aux motivations bien identifiées.

Le fait est que les phénomènes sociaux sont mus par des causes multiples, parfois contraires, ponctuelles et changeantes. La vie politique et sociale en est peut-être plus difficile à prédire. Elle s'en trouve aussi plus intéressante à observer.

Cet article a été publié dans : *Imagine demain le monde*, n° 124, novembre-décembre 2017, pages 28-29.

Pour citer cet article dans son édition électronique : John PITSEYS, « De quoi l'avenir sera-t-il fait ? », *Les @analyses du CRISP en ligne*, 1<sup>er</sup> novembre 2017, [www.crisp.be](http://www.crisp.be).